

LES PUNKS À CHIEN ET LES MARGINAUX À CHIEN

Lillian Borocz

ERES | *Empan*

**2014/4 - n° 96
pages 130 à 136**

ISSN 1152-3336

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-empan-2014-4-page-130.htm>

Pour citer cet article :

Borocz Lillian, « Les punks à chien et les marginaux à chien »,
Empan, 2014/4 n° 96, p. 130-136.

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les punks à chien et les marginaux à chien

Lillian Borocz

Je présenterai ici une étude de cas sur les « punks à chien¹ », des personnes avec un look et/ou une philosophie de vie « punk », qui sont accompagnées de leur chien au quotidien et qui appartiennent éventuellement à une communauté de punks à chien. Je tenterai de comprendre les mécanismes psychiques d'Antonio² et le chemin qui l'a mené vers l'adoption de ce mode de vie. L'hypothèse soutenue est que le positionnement existentiel des punks à chien – dont le parcours est inscrit dans l'errance – est une défense contre une souffrance psychique, à l'aide d'une image d'autosuffisance idéalisée et qui a pour fonction un soutien narcissique.

Qui sont les punks à chien ? Ils ont un style vestimentaire punk, un mode de vie variable (camion, squat, SDF, mendicité, travail saisonnier, RSA), une philosophie de liberté et d'excentricité marginale (voir de Margerie et Marty, 2009, p. 210-214 ; le film *Le grand soir* de B. Delépine et G. Kervern en 2012). Des populations proches des punks à chien sont les « *New Age* », les « *travellers* »

(Frediani, 2009 ; Vavassori et Harrati, 2007), les « zonards » et les « teuffeurs » accompagnés de chiens. Les origines probables des punks à chien se situent dans le punk – une sous-culture, une tribu culturelle et un mouvement. D'après Hebdige (2008, p. 67), les punks utilisaient une « esthétique du trottoir » pour dire une existence faite d'exil volontaire. Pour Bischoff (2007, p. 16), le mouvement punk (qui a explosé en 1977) avait un message de « rejet de la société et d'autodérision, voire d'autodestruction et de désespoir ».

Il semblerait qu'un positionnement existentiel du punk à chien soit présent. Le chien semble jouer un rôle crucial comme support de projection du moi du maître punk, être une extension du maître et recevoir les soins et l'affection dont celui-ci est privé. « Bien plus qu'un compagnon, le chien est un jumeau, un frère. Son bien-être passera toujours avant celui du maître » (de Margerie et Marty 2009, p. 210). Ces propos sont confirmés par un punk à chien que nous avons rencontré³ : « Ah, c'est priorité

Lillian Borocz, psychologue clinicienne.
LJB262626@gmail.com

1. Ce cas est issu de mon mémoire de recherche de master 1 en psychologie clinique, soutenu à l'université de Toulouse II, en 2013, sous la direction du Dr Sonia Harrati et avec comme assesseur le Dr David Vavassori. J'ai aussi bénéficié des conseils du Dr Gesine Sturm.

2. Les détails personnels ont été modifiés pour respecter la confidentialité des participants.

3. Enzo (prénom inventé), un participant du mémoire.

aux chiens. On pense direct aux chiens et après à nous. Pour les courses, on pense directement au chien, et après... » De plus, les punks à chien sont souvent dans l'errance. L'errance, les valeurs punks et le positionnement des punks à chien peuvent être expliqués par des processus inconscients. F. Goldberg et P. Gutton (1996) proposent que l'errance est faite de séparations successives et correspond à un fonctionnement psychique où le moi et les processus secondaires (secondarisation, mentalisation) sont limités. Ils font aussi l'hypothèse que l'errant a vécu une confrontation avec « l'imago de la mère archaïque » qui a été à l'origine de la « fuite en avant ». McAllister (1999) met en avant le processus schizoïde (théorisé par Fairbairn qui se basait sur Melanie Klein) comme pouvant expliquer le phénomène punk. L'ambivalence et le dilemme schizoïde (dilemme universel du clivage libidinal/« anti-libidinal ») sont constitués par la question : aimer/ne pas aimer, aller chercher/se détacher, avec un risque de frustration et de déception. Les punks tendent vers le détachement et sont donc dans une position spécifique envers l'objet et le relationnel (*ibid.*). Plusieurs traits des individus punks peuvent être expliqués par le dilemme schizoïde : leur apparence choquante, leur cynisme, leurs manifestations de désillusion avec décadence et destruction, la manière ambivalente d'être en relation avec la société dominante (choquer et se moquer), l'intérêt pour l'art et l'anarchie, et le détachement (*ibid.*).

Selon le psychanalyste S. Bolognini (2005, p. 652) qui décrit le cas de « Mino », les punks à chien soutiennent « narcissiquement » une vision d'eux-mêmes qui est « intentionnellement ["excentrique"] », pour « nier un vécu [...] de décentralisation et d'exclusion ». Ainsi, le « surinvestissement narcissique d'une image d'autosuffi-

sance idéalisée » permettrait d'éviter la dépression (*ibid.*) et serait une défense contre un vécu de souffrance. D'après Bolognini (*ibid.*), les piercings et tatouages éventuels condensent une « représentation complexe de leurs blessures internes et non élaborées mentalement, mais au contraire narcissiquement investies dans un but défensif ». Le chien serait un objet sur lequel ils projettent leur « soi nécessaires et dépendant » (*ibid.*). Celui-ci « les suit comme une ombre et [...] effectivement dépend d'eux » (*ibid.*).

O. Douville et V. Degorge (2012, p. 128) racontent le cas d'un jeune errant avec un chien qui semble correspondre à un punk à chien. Les punks à chien seraient des sujets errants figés dans la solitude, qui gardent un « lien rudimentaire » intense avec « une source de vie proche d'eux » (*ibid.*) – leur chien. Le narcissisme du jeune homme décrit « est son chien et non son corps » (*ibid.*). Il s'agit de maintenir un « lien social minimal », d'avoir la « dignité de prendre soin d'une vie qu'on a pris sous sa coupe » et d'avoir une « carte de visite dans le monde » (*ibid.*). Douville et Degorge rejoignent Bolognini en utilisant le narcissisme pour expliquer le phénomène et se distinguent en partie de McAllister qui se réfère à des processus plus archaïques : le dilemme schizoïde, l'exhibitionnisme et le sentiment d'être grandiose.

La population objet de cette étude était constituée de punks et de marginaux à chien sollicités dans les rues de Toulouse, qui étaient d'accord pour participer à une recherche où leur anonymat était strictement garanti. L'identification des punks à chien n'était pas évidente. Nommer une population marginale pour un chercheur est toujours complexe (Declerck, 2001). J.-R. Gandon (2012, p. 22) rappelle que le terme « SDF » recouvre « des réalités diffé-

rentes » et qu'il a été « emprunté en 1993 à la police, qui se servait de cet acronyme pour renseigner les fiches de personnes ». J'ai proposé que le punk à chien corresponde à au moins un des critères d'inclusion suivants (observés ou énoncés dans le discours) : avoir le look punk à chien, au moins un chien, un mode de vie de punk à chien, l'esprit punk à chien, et/ou donner une réponse affirmative à la question : se considère-t-il comme punk à chien ? La méthode utilisée a été l'entretien semi-directif de recherche auprès de quatre punks à chien. J'ai également discuté de façon plus informelle avec cinq autres punks à chien⁴. Je présenterai ici un des cas en suivant les trois thèmes auxquels je me suis intéressée dans l'entretien (que je conçois comme espace de réflexion co-construite) et dans mon analyse des propos : l'anamnèse, le mode de vie actuel et la personnalité.

ANAMNÈSE

Antonio a 40 ans, est actuellement sans domicile fixe et fait la manche avec son chien : « 40 ans, toutes mes dents et pas une carie, ça il faut bien le noter, c'est important, il y en a très peu à 40 ans qui ont toutes leurs dents et pas une carie. [...] Ça prouve que je prends pas de drogue... Et que je bois pas. [...] Eh oui, à 40 ans, un SDF qui a pas de caries, vous en verrez pas beaucoup. »

Il ne se considère pas comme punk à chien (un terme qui désigne selon lui les toxicomanes, desquels il se différencie) mais préfère le terme de « marginal ». Il est propriétaire d'un terrain à la campagne, où il a une caravane et des animaux, dans un département proche de la Haute-Garonne.

De plus, il s'est inscrit depuis plusieurs mois dans un organisme à Toulouse pour demander un logement.

L'enfance d'Antonio a été caractérisée par des maltraitances qu'il a subies avec ses quatre frères et sœurs dans une famille d'accueil pendant dix ans. Pour qualifier son enfance et son adolescence, il dit : « Oh, ça va. Il y a pire... [...] J'suis encore vivant » (il semble minimiser une période de souffrance). Il donnera d'autres éléments sur cette période de vie : « Ah, j'étais cogné, quoi... On était quatre frères et sœurs, il y en avait un de nous quatre qui saignait, hein. [Rire] » (le rire est en décalage avec les propos tenus, évoquant le clivage). Il précise : « Parce que j'ai souffert de la faim jusqu'à l'âge de 10 ans... Et avec les frères et les sœurs, on se tapait sur la gueule pour un quignon de pain ou pour une croûte de fromage... Et ça, c'est authentique... »

Il évoque les « deux sorcières » (de la famille d'accueil) qui l'ont maltraité, ainsi que ses frères et sœurs, et l'éducateur (Monsieur P.) qui a mis fin à cette situation. Antonio précise que sa séparation d'avec ses frères et sœurs a été un moment où « on a commencé à [les] couper en deux, en trois », ce qui est une première évocation du morcellement des corps.

Il a vécu une hospitalisation récente en psychiatrie qui semble avoir été liée à un moment de décompensation psychotique. L'hospitalisation a été mal vécue d'après Antonio et semble avoir renforcé des craintes de persécution, voire des délires paranoïdes (peut-être en lien avec les maltraitances de son enfance ?). « Quand j'suis sorti, c'était pire encore !... Plutôt crever dans la rue que de retourner à l'hô-

4. Dans le cadre strict du mémoire, j'ai étudié deux de ces cas.

pital psychiatrique... » Il raconte : « Et j'suis resté cinq semaines. J'ai cru que j'allais jamais ressortir. J'ai eu la peur de ma vie... »

Un autre événement qu'Antonio évoque plusieurs fois est le décès de son âne Transporteur, un des animaux sur son terrain, survenu en août 2012. Alors que je m'interroge à voix haute sur la cause de son mal-être (qui a mené vers l'hospitalisation psychiatrique), il précise : « Là où j'allais mal, c'est quand mon âne est mort. » Il évoque sa douleur morale : « Ah bah quand il est parti mon âne, c'est là où j'ai tout perdu, hein. [...] Eh, c'était lui le tracteur de l'association⁵. C'est lui qui faisait tout, hein. C'était – je comptais sur lui, moi. » Il ajoute : « Ah bah oui, hein. Quand je revenais dans ma campagne, que je voyais qu'il y avait les brebis, j'avais plus mon Transporteur. 400 kilos, c'est pas rien, hein. Quand il t'accueille, voilà, hein. Un âne, de toute façon, c'est sensible. C'est pas rien un âne... C'est pas n'importe quoi... Quand il te regarde, voilà, il s'exprime quoi. [...] Bah, 400 kilos, c'est pas rien... Transporteur. » Un travail de deuil semble être en cours face à la perte de cet objet investi libidinalement, animal anthropomorphisé et humanisé, qui paraît représenter un objet bon mais en même temps perdu. Antonio dira : « Bah, c'était ma notoriété dans le village. Tout le monde me voyait travailler avec... Ils me disaient... Il m'emmenait, il me portait jusqu'au village et tout. On était ensemble et tout, hein [...] Et quand j'ai perdu mon âne, j'ai perdu, voilà on m'a arraché un bras, hein. » Ces propos montrent que l'âne remplissait une fonction d'étayage et de soutien du moi (« ma » notoriété) et l'évocation de son corps comme morcelé semble être un signe possible d'une angoisse de

morcellement. C'est l'âne qui venait pallier la fragilité du moi, et non le chien.

MODE DE VIE ACTUEL

À 18 ans, Antonio a travaillé dans la restauration. Au bout d'un an, il dit avoir « pété les plombs ». Il n'a pas compris l'utilité de travailler pour avoir de l'argent et un appartement. Il dit qu'il ne « [se sentait] pas de vivre comme ça ». Il raconte : « Donc un jour, avec ma dernière paye, je me suis acheté une bonne paire de pompes, le duvet, le sac à dos. Et j'suis parti sur le, j'suis parti sur la route, quoi. Voilà. J'ai fait la route, quoi... »

Il ajoute qu'il est devenu vraiment marginal vers 2002 (à l'âge de 29 ans), le « jour où [il a] acheté cette terre ». C'était un projet « depuis qu'[il était] tout petit » : « Je me suis dit, quand j'avais 10 ans : “Quand je serai grand, j'aurai des patates à moi.” [...] Ah moi, c'était évident. Je voulais un bout de terre... Et la terre avant la maison. » Antonio fait donc un lien entre l'adoption de ce mode de vie errant et son enfance. Son enfance apparaît dans la phrase qu'il s'était souvent dite et aussi dans l'opposition à l'enfermement et à la maltraitance qu'il a subis jusqu'à ses 10 ans : « Alors, est-ce que c'était parce que j'étais enfermé quand j'étais petit, tout ça quoi ? » Je demande plus tard ce que signifie d'être « enfermé » et Antonio précise : « Bah on était enfermés dans nos chambres, on était voilà. On était comme des, voilà, hein. » Je demande : « Comme des animaux ? » Il répond alors : « Comme des bêtes quoi, ouais. » Il ajoute : « Peut-être qu'il y avait le mythe du voyageur, ou ch'ais pas ». Ces éléments montrent qu'il s'agit d'un mouvement progressif vers ce

5. Antonio avait créé une ferme pédagogique et un site Internet.

mode de vie : l'épisode (à 18 ans) apparaît comme le déclencheur de la décision mais des éléments de l'enfance l'auraient aussi favorisée. Il y a donc eu, pendant ce moment de l'entretien, une réflexion partagée qui me semble avoir montré cette progression par étapes : enfermement ; rêve de liberté (projet d'avoir des patates à soi, mythe du voyageur) ; épisode ; errance.

Antonio compare le traitement des SDF à celui des chiens, ce qui renvoie au sentiment d'être traité comme un animal (et rappelle l'évocation de son enfance) : « Et puis il y a des jours où tu as envie de faire la manche et il y a des jours où t'as pas du tout envie. [...] Il faut prendre sur soi. Et des fois, j'ai pas envie d'être là par terre et... Attendre ma gamelle quoi, mais voilà. Je le fais parce que sinon, j'ai pas mon tabac, j'ai pas, voilà. » Il précise : « On est considérés comme des chiens de toute façon, quand on est SDF... »

Quant au chien, Gourmand, il représente pour Antonio « un protecteur ». Il lui a sauvé la vie lors d'une agression la semaine d'avant l'entretien : « Le chien, il m'a sauvé la vie parce qu'il a attrapé celui qui avait le couteau... » En second lieu, il est décrit comme un « pote » (tout comme l'âne). Il aide Antonio « au niveau des sous » (pour mendier). Mais il rend difficile voire impossible l'accès à certains lieux : foyers, transports en commun, centres commerciaux, associations où on peut boire le café. Ainsi le chien semble remplir une fonction de soutien, mais plutôt dans la vie pratique (protection et aide pour mendier) qu'au niveau psychique.

LA PERSONNALITÉ

Les mécanismes de défense

D'après le discours d'Antonio, les principales défenses présentes selon mon analyse (qui peut évidemment être nuancée ou remise en question) sont le clivage du moi et des objets ainsi que les délires, qui sont le fruit d'une non-différenciation apparaissant parfois entre soi et les autres et entre le monde interne et externe. Voici des propos qui semblent montrer la présence d'idées délirantes sur la persécution : « Je veux surtout pas ça. Quand tu commences à accepter l'AAH⁶, ils te – ils vont te – après ils te shootent tous les quinze jours ou tous les mois. » Un autre moment de délire paranoïde est possiblement présent lors de l'évocation du décès de l'âne, avec le néologisme « tripaner », verbe qui décrit l'action pressentie comme malveillante du vétérinaire : « Et je me demande bien si c'est pas le vétérinaire qui me l'a... [*Sa voix devient beaucoup plus basse*] qui me l'a tripané. » Quant à l'idée qu'Antonio lui-même se fait de certaines défenses, il dit qu'il n'a « jamais eu d'hallucination » (il n'est « pas drogué », n'est « pas Jeanne d'Arc » : « C'est des conneries ça »). Néanmoins, il dit qu'il pense avoir eu un délire autour « de la terre, de l'autarcie » et de l'achat de son terrain : « Bah, c'est peut-être un délire d'avoir voulu investir les 28 000 mètres carrés que j'avais dans la forêt. Ça, ça a peut-être été du délire. Sans eau, sans électricité. À s'acharner pendant dix ans dessus, ouais... »

Les défenses présentes dans une moindre mesure sont l'indifférence (mécanisme

6. AAH : Allocation aux adultes handicapés.

clivant proche du détachement : voir McAllister, 1999) et la projection. Ainsi, pour l'indifférence : « Je fais abstraction totale. [...] Ah oui. Quand tu vis depuis des années dans la rue, après c'est l'abstraction totale. Moi j'arrive à passer outre, hein. »

L'utilisation du langage et la caractérisation du moi

Un rapport singulier au langage et à l'humour transparait avec l'énonciation de poèmes, les jeux de mots, les plaisanteries, l'utilisation de pronoms personnels variés pour parler de lui-même (« je », « il » et « nous ») et de moi (« tu » et « vous »), un néologisme (vu plus haut).

Il semble que le moi d'Antonio est perçu comme tout-puissant et grandiose, ce qui pourrait être une défense contre des situations où Antonio était (à l'opposé) dans des positions de victime impuissante de figures cruelles qui le maltraitent. La représentation de soi comme victime correspond à la description de son enfance, à la situation actuelle d'être SDF et aussi à une agression dont il a été victime la semaine avant l'entretien. Voici un exemple de la représentation de soi toute-puissante : « [...] Je me sens fort parce que ce que j'ai c'est pas rien. [...] *[Voix plus basse]* Eh. J'ai la source. J'ai la terre. J'ai les graines. C'est pas rien. [...] Parce que moi avec ma terre je peux nourrir beaucoup de gens. Je le sais. Je peux, je peux nourrir douze, quinze familles dans l'année. Avec ce que j'ai, largement. Même plus... Et j'ai pas eu de subventions pour faire ce que j'ai fait. Le site Internet, la terre, tout ça c'est à lui. »

Ce qui semble mis en avant est un fantasme oral nourricier (lié à un désir maternel ?). Le fantasme (en lien avec sa propriété) implique également l'abondance et une grande puissance (phallique). Cette vision

grandiose de soi montre que l'autosuffisance idéalisée de soi-même serait présente (comme le propose Bolognini).

LE TYPE D'ANGOISSE

La présence de plusieurs mécanismes combinés (clivage, déni, non-différenciation dans des idées délirantes et projections) ainsi que la préoccupation pour le morcellement des corps paraissent indiquer une angoisse de morcellement. Certains propos incluent la préoccupation par le thème des corps morcelés (les estropiés) et une peur (peut-être un délire) d'être persécuté : « Après, c'est sûr qu'il y en a quelques-uns, ça les arrangerait que je sois en tutelle. C'est sûr... Comme ça, ils récupéreront mes trois hectares, mes brebis, pourquoi pas ? Ils font un centre exprès là... Pour les estropiés, tiens, avec... Bah, tiens... J'sais pas quelle idée ils ont en tête, mais... [...] C'est louche. »

Il semble que l'angoisse d'abandon soit également perceptible dans une moindre mesure : « Je peux crever dans ma forêt, personne ne viendra me voir... », énoncé similaire à : « Parce que je me vois pas crever tout seul à Toulouse dans un appartement de quinze mètres carrés. Ça m'intéresse pas. »

HYPOTHÈSES SUR LE MODE DE FONCTIONNEMENT PSYCHIQUE

On peut supposer que durant l'enfance, des carences d'amour (de soins primaires, d'explication du monde et de valorisation) n'ont pas permis au moi d'intégrer le principe de réalité et que des maltraitements sévères et des vécus traumatiques de violence ont provoqué l'éclatement du moi, empêchant à ce moment-là un fonctionnement névrotique. Il semble qu'Antonio a actuellement une vision fragmentée du monde et archaïque des objets : bons ou

mauvais (le bon éducateur, les deux « sorcières » mauvaises). Son parcours paraît avoir été marqué par un trauma initial (la maltraitance et le manque d'amour), comme l'évoquent Goldberg et Gutton. Une confrontation avec l'imgo d'une mère archaïque (les deux « sorcières ») aurait poussé à une fuite en avant. Ainsi, la perception des relations semble se faire maintenant dans une non-différenciation, ce qui permet d'éventuels vécus de fusion et de régression vers des moments archaïques. L'hypothèse est celle d'un fonctionnement psychotique, plus particulièrement schizophrène.

Les résultats plus généraux de mon travail ont permis de démontrer plusieurs idées issues de l'hypothèse qui semble avoir été validée. Le positionnement des punks à chien et l'adoption du mode de vie apparaissent comme une réponse à un vécu de souffrance, mais aussi comme un choix lié à des goûts personnels.

BIBLIOGRAPHIE

BISCHOFF, J.-L. 2007. *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux*, Paris, L'Harmattan.
BOLOGNINI, S. 2005. « Punkabbestia : une consultation fatigante », *Adolescence*, 53 (3), p. 649-657.

BOROCZ, L. 2013. *Les punks à chien. Fonctions psychiques d'un mode de vie*, Toulouse, mémoire de recherche de master 1.
DECLERCK, P. 2001. *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon.
DE MARGERIE, G. ; MARTY, O. 2009. *Dictionnaire du look*, Paris, Robert Laffont.
DOUVILLE, O. ; DEGORGÉ, V. 2012. « Quelle vie psychique se fige et se reprend dans l'errance adolescente ? », dans O. Douville (sous la direction de), *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Paris, Dunod, p. 109-133.
FREDIANI, M. 2009. *Sur les routes. Le phénomène des New Travellers*, Paris, Imago.
GANDON, J.-R. 2012. « Les noms de l'humain », *Empan*, n° 88, p. 20-23.
GOLDBERG, F. ; GUTTON, P. 1996. « L'errance à l'adolescence : une addiction d'espace ? », dans J. Aïn (sous la direction de), *Errances. Entre dérives et ancrages*, Toulouse, érès, p. 47-70.
HEBDIGE, D. 2008. *Sous-culture*, Paris, La Découverte.
MCALLISTER, M. 1999. « Mohawks and combat boots : The schizoid dilemma of punks », *Bulletin of the Menninger Clinic*, 63 (1), p. 89-102.
VAVASSORI, D. ; HARRATI, S. 2007. « Déviance et délinquance de l'adolescent : des conduites troublées au polymorphisme des dysfonctionnements », dans C. Blatier (sous la direction de), *Les troubles du comportement à l'adolescence*, Grenoble, PUG, p. 147-162.